

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le Saladier

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 39, Number 3 (231), June 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31665ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1997). Le Saladier. *Liberté*, 39(3), 176–179.

Rêverie

JEAN-PIERRE ISSENHUTH
LE SALADIER

Plus de quarante ans après sa mort, Nicolas de Staël reste mon peintre. Je le vérifie chaque fois que je découvre une reproduction d'une toile de ses dernières années. En grande partie cachée dans des collections privées, de Houston à Zurich, de Kyoto à Washington, sa peinture tardive n'en sort qu'avec parcimonie, à l'occasion d'expositions clairsemées. Les livres sont aussi rares. Une œuvre invisible est un handicap sérieux pour un peintre, mais, pour moi, c'est merveilleux : voilà un artiste mort qui me réserve sûrement autant de surprises que les vivants.

J'ai peine à me détacher d'une reproduction du *Saladier* découverte il y a quelques semaines dans un livre de Daniel Dobbels¹. La toile (planche 84) y est présentée ainsi : « *Le Saladier*, 1954, Huile sur toile, 54 x 65 cm, Paul Mellon Collection, Upperville, Virginie. » (Upperville est à la latitude de Washington, entre Paris et Centreville, pas loin de Front Royal où finit le *Skyline Drive*).

C'est un saladier plus ou moins transparent, débordant de salade, avec les couverts qui dépassent. Il repose sur une étendue blanchâtre, indéterminée, qui pourrait être le sol lunaire ou celui d'une planète lointaine. Un petit morceau de feuille verte détaché plane au-dessus, frisette en lévitation permanente. L'objet se découpe sur un fond noir absolument sans astres.

1. *Staël*, Paris, Hazan, 1994, 247 pages.

La salade est pourtant terrestre. Il y a du jaune, du blanc, du vert : entre le chou chinois, l'endive, la scarole, la chicorée frisée, la laitue pommée, romaine ou iceberg, impossible de décider. C'est une synthèse, une fête de toutes les salades, comme la Toussaint est la fête de tous les saints.

Les astres qui manquent au fond noir, la salade en tient lieu. Éloignez-vous un peu : le jaune apparaît disposé au centre, comme dans un œuf. Il n'y a jamais eu de salade plus perdue, plus inutile, mais on dirait qu'à tout perdre – la table, les convives, la Terre – elle s'est mise, par le jaune, à rayonner comme le fait parfois ce qui touche le fond de l'abandon. Cette petite lumière amortie par un globe réchauffe l'étendue blanchâtre et le cosmos noir. Pour rendre la sensation de son rayonnement, je trouve le mot *glow*, plus chaleureux que *lueur*, plus diffus que *clarté*.

Éloignez-vous encore et regardez longtemps cette entité au cœur jaune pâle. Elle ne représente pas un objet dont les mots «Je suis immanquablement là» confirmeraient la présence. *Le Saladier* exprimerait plutôt son existence par la phrase «J'apparais sans cesse», comme ce qui est doué de vie et de mouvement. Et si vous pensez alors à Hopkins, qui aimait caractériser la vie par un acte (*the trout that swims*), peut-être direz-vous : «la salade qui brûle».

À propos de feu, il faudrait connaître la composition de l'atmosphère de la planète lointaine. Dans l'atmosphère terrestre, à 15 pour cent d'oxygène, aucun feu ne s'allumerait plus. Au-delà de 22 pour cent, le soleil enflammerait spontanément les forêts. Mais il se trouve que l'oxygène, d'origine strictement photosynthétique, est stable autour de 20 pour cent depuis des centaines de millions d'années, quelles que soient les fluctuations de la photosynthèse. Cette étrange stabilité prêche-t-elle en faveur de l'hypothèse, formulée par Lovelock, d'un

gigantesque organisme «biosphère» qui s'autorégulerait pour maintenir les conditions de la vie?

Un effet de vitesse déforme le saladier. Le côté gauche est arrondi; le droit, étiré en pointe; l'ensemble est un bolide lancé vers la gauche, avec le gouvernail des couverts à la poupe. Mais la vitesse ne dépeigne pas les mèches vertes; le petit morceau de feuille en suspension reste à sa place. Le contenu du saladier ne bronche pas plus que ma cabane engagée à une vitesse démente dans au moins sept mouvements combinés: avec la Terre, sur elle-même; avec la Lune et les planètes, autour du Soleil (30 km/s); avec le Soleil, autour du centre de la Voie lactée (230 km/s); avec la Voie, vers Andromède (90 km/s); avec Andromède, vers le centre du groupe local (45 km/s); avec le groupe local, vers l'amas de la Vierge et le superamas de l'Hydre et du Centaure (600 km/s); avec le superamas, vers le Grand Attracteur inconnu, dont la masse équivaldrait à celle de dizaines de milliers de galaxies. Saisie par ces mouvements, ma cabane devrait voler en miettes, mais tout est calme, aussi calme que le petit morceau de feuille. La compréhension du phénomène ne diminue pas mon étonnement.

Il arrive que le dernier de Staël propose des bouteilles d'univers qu'il emplît de feu ou de nuit. Ce n'est pas le cas du *Saladier*, qui brûle discrètement, mais ses mèches vertes, qui ont manifestement bouillonné avec la rapidité des événements subatomiques et cosmiques, sont elles aussi les effigies de l'aventure et du risque que je cherche à l'occasion, sans les trouver, dans l'art des «créateurs» à «démarche».

Petit saladier inerte-animé, rapide-immobile, il y a chez toi quelque chose de l'harmonie prodigieuse du temps sagittal et du temps cyclique dans les vitraux de Chartres. Là-bas, tout en chevauchant la flèche du temps, les Prophètes portent fixement les Évangélistes sur leurs épaules. Ici, un saladier lancé dans l'espace porte

fixement une petite feuille. Dans le noir de la cathédrale et celui du fond d'univers luit une même petite lumière.

La faiblesse de l'art: il n'a pour lui que la présence, qu'aucune science, aucune technique, aucune expérience ne garantissent. La voici, la présence, où rien ne l'annonçait, et elle n'est pas là où, en raison d'extraordinaires qualifications ou dispositions, ou d'un travail plus qu'acharné, on l'attendait à coup sûr. Elle se manifeste où elle veut, quand elle veut. Pour l'obtenir, il n'y a pas de chemin. Elle est une énigme, et l'art, comme tout ce qui repose sur une énigme, est merveilleusement faible parce qu'il repose uniquement sur la présence.